

PETR KYLOUŠEK

**Les Haïtiens du Québec : migration et intégration
selon Émile Ollivier et Dany Laferrière**

In contemporary Quebec literature, two distinguished groups can be perceived thanks to their innovative contribution: that of the Italo-Quebecers and that of the Haitians. Among the Haitian writers who address the theme of integration and exile, Émile Ollivier and Dany Laferrière should be noted. They belong to two generations and two different waves of immigration. In their works, in which the theme of the exile is linked to questions of identity and of a home return, it is crucial to treat the issue of dispossession, the perception of space, time and one's own self and also the question of a home return anticipated either through the characters (Ollivier) or through an autobiographical narration (Laferrière).

Dans la littérature québécoise contemporaine, deux groupes se distinguent par leur apport novateur : les Italo-Québécois et les intellectuels d'origine haïtienne qui ont constitué des foyers de culture et de réflexion autour des revues *Dérives* (1975-1987; Jean Jonassaint), *Quaderni culturali* (1980-1982; Lamberto Tassinari) et *Vice Versa* (1983-1996; Fulvio Caccia) (Davaille, 2007 : 109-122). En marge des courants hégémoniques de la culture québécoise de l'époque, ils ont introduit des pratiques culturelles et intellectuelles, cristallisées en notions clés, tels l'interculturalisme et le transculturalisme. C'est dans la revue trilingue *Vice Versa* que l'Haïtien Robert Berrouët-Oriol publie son analyse de la situation - « Effet d'exil » où figure le terme d'« écritures migrantes » (Berrouët-Oriol, 1986-1987 : 20-21), dont la paternité selon Gilles Dupuis revient à Émile Ollivier (Dupuis, 2007 : 139).

Parmi les écrivains haïtiens qui ont traité la thématique de l'intégration et de l'exil, il importe de prendre en compte Émile Ollivier (1940-2002) et Dany Laferrière (*1953) qui appartiennent à deux générations et deux vagues d'immigration différentes. Nous avons choisi, pour chacun, deux ouvrages, où l'exil est lié soit à la problématique identitaire, soit à celle du retour au pays natal, en l'occurrence Haïti au moment où s'écroule la dictature des Duvalier père et fils. Pour Dany Laferrière nous avons retenu les romans *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* (1985) et *L'énigme du retour* (2009). Ces ouvrages seront confrontés aux romans *Passages* (1991) et *La Brûlerie* (2004) d'Émile Ollivier. Les expériences des personnages romanesques se recoupent en certains points et sont comparables jusque dans les différences qui reflètent les idiosyncrasies et les divergences générationnelles de leurs auteurs. Nous relèverons notamment la problématique de la dépossession, de la perception spatio-temporelle de soi ainsi que la question du retour au pays natal envisagé soit à travers les personnages (Ollivier), soit à travers la narration autobiographique (Laferrière).

La dépossession

La perte des repères est un des effets de l'exil que les deux auteurs s'accordent à développer dans leurs récits. La narration autofictionnelle du premier roman de Dany Laferrière met en scène la rencontre avec Émile Ollivier, mentionné en note infrapaginale :

Bistrot à Jojo. Midi. [...] Nous commandons des zombies.

L'homme assis en face de moi est un Ivoirien. Il vit à Montréal depuis quinze ans. Il a connu octobre 70.

- Et comment ça s'est passé ?

- Octobre 70 ?

- Non, je veux pas parler de ça.

- Tu veux dire « la dégringolade » ?

- C'est bien ça. [...]

- Tu sais, mon frère, il fut un temps où le Nègre voulait dire quelque chose, ici. On ramassait les filles comme ça (claquement de doigts). [...]

- Oui, mon frère, c'était l'âge d'or nègre.

- L'âge d'ivoire, plutôt. (Laferrière, 1990 : 97-98)

Le traumatisme de l'état de siège, déclaré à Montréal suite à l'enlèvement et la mort du ministre Pierre Laporte par les militants du F.L.Q. et qui rappelle la situation dictatoriale en Haïti, est vite expédié pour céder la place au donjuanisme des deux auteurs, sujet central du *Comment faire l'amour*, mais aussi des *Passages*. Dans les deux cas l'identité haïtienne est passée sous silence et remplacée par celle de la Côte d'Ivoire. On ne peut que conjecturer sur le choix de ce pays africain. Serait-ce une allusion à la blancheur de la peau que les Haïtiens ressentent comme un stigmate *a contrario*? Les exploits amoureux, étalés dans les deux romans sont autant de signes de possession de l'Autre, par femmes interposées, mais qui trahissent une dépossession de fait, cruellement ressentie. Elle est thématifiée et développée par un personnage d'Ollivier :

Le lundi, on était nés au bord du fleuve Congo [...] ; le mardi nous étions Malgaches ; le mercredi, Peulhs de pure race [...] ; le jeudi, Éthiopiens ; le vendredi, Zimbabwéens ; le samedi, Soudanais de Kartoum ; et pour vous, madame, aujourd'hui, je descends d'une mère martiniquaise, fille illégitime d'un fakir oriental. [...] J'ai le privilège et la disgrâce, madame, d'occuper une place de choix dans le répertoire antillais du métissage et de la bâtardise. (Ollivier, 1991 : 111)

Impureté, métissage, bien sûr, mais ce qui est surtout à noter, c'est l'instabilité identitaire, voire le vide vital signalé par l'appellation de la boisson commandée – *zombie* – dans le premier extrait cité. L'ironie n'est qu'un masque pour cacher un profond malaise existentiel qu'un autre personnage d'Ollivier tente de faire partager, par induction, à ses amantes (Ollivier, 1991 : 137).

C'est à ce malaise et ce dépaysement existentiel que se heurte Dany Laferrière au moment où, exilé, il se rend à New York pour rendre visite à son père, exilé lui aussi, mais de longue date :

J'avais frappé à sa porte il y a quelques années. Il n'avait pas répondu. Je savais qu'il était dans sa chambre. Je l'entendais respirer bruyamment derrière la porte. Comme j'avais fait le voyage depuis Montréal j'ai insisté. Je l'entends encore hurler qu'il n'a jamais eu d'enfant, ni de femme, ni de pays. J'étais arrivé trop tard. La douleur de vivre

loin des siens lui était devenue si intolérable qu'il avait dû effacer son passé de sa mémoire. (Laferrière, 2009 : 65-66)

Temps, espace

La mémoire, inscrite dans les repères spatiotemporels, est bouleversée. L'espace se fait composite au même titre que la langue ce qui se traduit par un glissement axiologique entre la temporalité qui s'effrite et la spatialité qui tend à la remplacer en tant que support essentiel de la mémoire. Paradoxalement l'hétérotopie (Foucault, 1984 : 46-49) du trottoir (chemin, rue, etc.) devient le lieu de condensation de l'errance où tout se résume et se concentre en traces, aussitôt évanouies.

D'où viennent ces pèlerins fluides et froids qui s'arrêtent aux terrasses des cafés pour discuter, se disputer, douter et continuer leur chemin, traversés et portés par tous les souffles de la Terre, de l'Eau, du Feu et du Vide? J'ai vu ces peuples des espaces intermédiaires. Chassés de leur communauté, ces cohortes de flottants ont choisi de vagabonder, poussés par le vent [...]. Les trottoirs de la Côte-des-Neiges ont résonné de leurs voix, [...] des milliers de voix qui semblent sourdre des entrailles de la terre. (Ollivier, 2004: 9-10)

L'effacement de la temporalité est caractérisé par Naomi, dans *La Brûlerie*, comme « *évanescence du temps* » (Ollivier, 2004: 192), alors que Dave Folentrain voit sa situation comme « *déliasion* » (Ollivier, 2004: 167). La réduction de la temporalité d'une part et la fluidité de la spatialité d'autre part débouchent sur l'imaginaire des espaces décentrés, « *intermédiaires* », sans repères stables où se reposer, du désert humain et existentiel (Ollivier, 2004, 61).

La métaphore du désert et de son antidote – île, oasis, refuge, port – traverse les ouvrages des deux auteurs. La terrasse du café montréalais *La Brûlerie* transformée en port caribéen (Ollivier, 2004: 69-71) qui recueillerait les naufragés trouve chez Dany Laferrière une analogie complexe dans l'opposition entre les espaces ouverts du paysage polaire et l'enfermement insulaire d'une chambre saturée de références littéraires, musicales et picturales qui émaillent ses ouvrages.

Je reprends l'autoroute 40. /Petits villages engourdis/ le long du fleuve gelé./ Où se sont-ils tous terrés?/ Le peuple invisible. / L'impression de découvrir/ des territoires vierges. / [...] Je me suis échappé de l'île/ qui me semblait une prison/ pour me retrouver enfermé/ dans une chambre à Montréal. (Laferrière, 2009, 53)

Ainsi le passage cité de *L'énigme du retour* renvoie au premier roman de Laferrière dont le ton enjoué et cynique, dans cette nouvelle perspective, s'avère un masque de désespoir et de désarroi où seules les références au jazz et à la littérature constituent des points de repère identitaires, une mémoire.

Énigme du retour

C'est sur ce point que les deux auteurs haïtiens divergent. En 1986, le régime dictatorial de Jean-Claude Duvalier est renversé, le retour au pays est possible, les deux auteurs le thématisent, avec des réponses dissemblables. Dans *La Brûlerie*, les exilés qui

se réunissent au café éponyme constatent que leur vie à Montréal est faite et qu'un écran existe désormais entre eux et leur pays d'origine. Le docteur Barzac, un des personnages du roman, est explicite, à ce propos :

On aurait pu croire qu'il souffrait de cette maladie bien connue, la démangeaison du retour, la nostalgie. Pourtant, non, le retour n'était à ses yeux qu'un leurre. (Ollivier, 2004 : 84)

Le thème est davantage développé dans *Passages*. Le protagoniste Norman Malavy se sent usé au bout des vingt années de combat contre la dictature duvaliériste et n'ose plus retrouver son Haïti natal. Pourtant, son dernier engagement, peu avant son décès, est l'aide qu'il apporte aux boat people haïtiens, naufragés du bateau *La Caminante*. Il obtient leur libération et enregistre, également, le récit de l'une d'entre eux, Brigitte Kadmon. On assiste à un face-à-face des deux aspects de l'exil et du retour : d'un côté le récit des paysans dépossédés qui construisent en cachette un bateau pour traverser la mer en quête du pays rêvé, de l'autre côté le regard sceptique de celui qui a perdu la foi. La rencontre des deux mondes – communautaire (Haïti) et individualiste (Miami, Montréal) – s'exprime sur le plan stylistique. L'enregistrement du récit de Brigitte a l'expressivité de l'oralité, en syntonie avec les représentations collectives – mythes et légendes – de la communauté rurale prémoderne. À l'oralité haïtienne, à la fois langagière, thématique et compositionnelle, s'oppose la langue cultivée du milieu montréalais, celle de la tradition occidentale et dont la dimension existentielle est soulignée par des réflexions de haut vol philosophique.

Le dédoublement stylistique qui met en relief les deux perspectives croisées souligne l'échec des deux récits mythologisants qui les sous-tendent : celui de la Terre Promise représentée par les États-Unis et le Canada, et celui du Retour au pays natal. Car les exilés de longue date se doutent que leur enfance et jeunesse ne sont plus qu'un souvenir irréel et qu'à la première confrontation avec la réalité, leur déracinement aura raison de leurs racines, devenues imaginaires, à moins de sauver le mythe par la non-reconnaissance de la réalité même. *L'énigme du retour* de Dany Laferrière retrace le retour au pays natal que les intellectuels d'Émile Ollivier refusent. Comme dans *La Brûlerie* et dans *Passages*, le thème du retour est lié à celui de la mort d'un être proche et cher dont la disparition suscite des questions, initie la quête. Chez Dany Laferrière c'est la mort du père, exilé et inhumé à New York, mais dont il ramène le corps, de manière symbolique, au village natal de Baradères. Comme dans *Passages*, le récit est dédoublé, agencé entre le vers libre subjectivisant et les passages explicatifs en prose. *Mutatis mutandis* le registre épique, légendaire, est ainsi reconstitué, en accord avec la thématique des racines retrouvées.

Pourtant, le retour ne se présente pas, au début, sous un jour favorable. Un écran sépare l'auteur des Haïtiens, il se heurte aux barrières de l'espace et du temps :

Je m'étais promis de ne pas regarder la ville/ avec les yeux du passé. / Les images d'hier cherchent sans cesse/ à se superposer à celles d'aujourd'hui./ Je navigue entre deux temps. (Laferrière, 2009 : 175)

Nous ne vivons pas dans le même temps bien que nous soyons tous les deux dans la même pièce. (Laferrière, 2009 : 182)

Il y a même la barrière de la langue et la barrière identitaire :

J'ai eu beau parler en créole, rien n'y a fait./ Leur étonnement me met hors jeu./ C'est là que j'ai compris/ qu'il ne suffit pas de parler créole/ pour se métamorphoser en Haïtien. En fait c'est un trop vaste vocable/ qui ne s'applique pas dans la réalité./ On ne peut être Haïtien que hors d'Haïti. (Laferrière, 2009 : 186)

Pourtant, pas à pas, l'intimité et la familiarité s'installent. L'écrivain entre en contact avec les amis de son père qui avaient partagé ses idéaux et ses activités révolutionnaires. L'un d'entre eux, un ex-ministre, prête à l'auteur sa voiture Buick 57 et son chauffeur Jérôme pour sillonner la campagne et rendre visite à François, un autre ami intellectuel, mais qui était revenu vivre à la campagne, au milieu des paysans. C'est lui qui servira d'adjuvant en donnant à Dany une poule noire, signe protecteur, car à partir de ce moment celui-ci sera reconnu comme Legba, passeur entre le monde visible et invisible. Dany libère le chauffeur et, en solitaire, reprend la route. Il débarque à Baradères où il passe la nuit au cimetière :

L'homme est arrivé un peu plus tard. Avec son chapeau sur la poitrine. [...] C'est ma tombe, murmure-t-il. [...] C'est ma femme qui vous a reconnu. Ah, vous me connaissez ? Legba. Il me confond avec le dieu qui se tient à la frontière du monde visible et du monde invisible. (Laferrière, 2009 : 278-279)

Le cadavre du père est symboliquement ramené, la communauté du village entoure l'écrivain. La suite de son voyage se fera en bateau au nom symbolique, *L'Épiphanie*, et qui n'est pas sans rappeler *La Caminante des Passages* d'Ollivier. *L'énigme du retour* se termine en légende au goût mystique.

Pas tout-à-fait pourtant. Car c'est aussi un récit de filiation et de la transmission des legs de l'exil et du retour. Le neveu de l'écrivain pour qui il n'y aura pas d'avenir sur l'île prolongera la lignée de l'émigration, inscrite désormais dans la mémoire familiale :

Mon neveu voudrait devenir un écrivain célèbre./ [...] Son père est un poète en danger de mort./ Son oncle, un romancier vivant en exil./ Il faut choisir entre la mort et l'exil./ Pour son grand-père ce fut la mort en exil. (Laferrière, 2009 : 103)

L'écrivain qui voit dans le fils de sa sœur un autre lui-même, une sorte de fils adoptif, l'embarque pour sa traversée de la campagne haïtienne et au moment de le congédier, il lui donne « *son exemplaire fripé du Cahier d'un retour au pays natal du poète martiniquais Aimé Césaire* » (Laferrière, 2009 : 58), recueil qui l'avait jadis accompagné au moment de son propre exil, car ce poète l'a aidé « *à faire le lien entre cette douleur qui [l]e déchire et le subtil sourire de [s]on père* » (Laferrière, 2009 : 60). L'exil se transforme en destin et le retour de l'exil en l'éternel retour en exil.

Conclusion

À la différence des romans désenchantés et lucides d'Émile Ollivier, *L'énigme du retour* de Dany Laferrière semblerait acquiescer aux retrouvailles des racines ancestrales

avec une touche de vaudou et de représentations mythologiques haïtiennes. Or, il s'agit des retrouvailles leurrées, plus désirées qu'effectives, car la réalité de l'exil finit par l'emporter.

Chez les deux auteurs, l'exil est montré comme une rupture existentielle, bouleversante, révélatrice de la fragilité et de la précarité de la condition humaine. Ce sont sans doute les romans d'Émile Ollivier qui éclairent le mieux l'ontologie et la noétique de la condition exilée, image, en ce sens, de la condition de l'homme postmoderne, rhizomatique. L'effritement de la mémoire qui caractérise les personnages olliviériens, aboutit à la spatialisation de la temporalité reconduite ou au temps de l'errance ou à celui de l'invention incessante de *soi-même*. L'exil est un voyage sans retour, comme l'indiquent deux renvois (Ollivier, 1991 : 36, 81) de *Passages à Crainte et tremblement* de Søren Kierkegaard et par son intermédiaire à l'histoire d'Héraclite. La sentence sur l'impossibilité d'entrer deux fois dans le même fleuve suscite la réplique d'un des élèves du philosophe grec : « *Maître, on ne le peut même pas une fois.* » (Ollivier, 1991 : 36). C'est pourquoi, au dire de Kierkegaard, « *[i]l faut aller au-delà* » (Ollivier, 1991 : 36).

Bibliographie

BERROUËT-ORIOU Robert (1986-1987), « Effet d'exil », *Vice versa*, 17, p. 20-21.

DAVILLE Florence (2007), « L'interculturalisme en revue, l'expérience de Vice Versa », *Voix et Images*, vol. 23, 2, p. 109-122.

DUPUIS Gilles (2007), « Redessiner la cartographie des écritures migrantes », *Globe*, vol. 10, 1, p. 137-146.

FOUCAULT Michel (1984), « Des espaces autres », *Architecture, Mouvement, Continuité*, vol. 6, p. 46-49.

LAFERRIÈRE Dany (1990), *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, Paris, J'ai lu.

LAFERRIÈRE Dany (2009), *L'énigme du retour*, Montréal, Boréal.

OLLIVIER Émile (1991), *Passages*, Montréal, L'Hexagone.

OLLIVIER Émile (2004), *La Brûlerie*, Montréal, Boréal.

PETR KYLOUŠEK

Université Masaryk de Brno

Courriel : kylousek@phil.muni.cz